

Le Gaulois du Dimanche

Directeur :
ARTHUR MEYER

Supplément Hebdomadaire Littéraire et Illustré

ABONNEMENTS (avec le numéro du Samedi)
PARIS ET DÉPARTEMENTS
UN AN... 10 fr.
2, rue Drouot, PARIS P. 1802

A CAMBO — LE BALCON DE CYRANO



— Une petite pièce, s'il vous plaît!!!!

JEANNE D'ARC

JUGÉE PAR LES
HISTORIENS DU SIÈCLE DERNIER

Un professeur du lycée Condorcet vient de remettre Jeanne d'Arc au nombre des questions du jour. Il lui a suffi de parler de l'innocente héroïne de façon équivoque. Emotion des élèves, tumulte, manifestations, interpellation à la Chambre, enquête ordonnée par le ministre de l'instruction publique. C'est que Jeanne d'Arc est la sainte de la patrie. On n'y touche pas impunément. « Elle est encore celle qui nous divise le moins », disait naguère un académicien. Les cinq historiens, célèbres à des titres divers et d'opinions différentes, dont nous reproduisons ici le jugement, vont nous le crier du fond de leur tombe.

MICHELET

Où, selon la Religion, selon la Patrie, Jeanne d'Arc fut une sainte ! Quelle légende plus belle que cette incontestable histoire ? Mais il faut se garder bien d'en faire une légende ; on doit en conserver pieusement tous les traits, même les plus humains, en respecter la réalité touchante et terrible.

Que l'esprit romanesque y touche, s'il ose ; la poésie ne le fera jamais. Eh ! que saurait-elle ajouter ? L'idée qu'elle avait, pendant tout le moyen âge, poursuivie de légende en légende, cette idée se trouva à la fin être une personne ; ce rêve, on le toucha. La Vierge secourable des batailles que les chevaliers apelaient, attendait d'en haut, elle fut là-bas... En qui ? C'était la merveille. Dans ce qu'on méprisait, dans ce qui semblait le plus humble, dans un enfant, dans la simple fille des campagnes du pauvre peuple de France... Car il y eut un peuple, il y eut une France. Cette dernière figure du passé fut aussi la première du temps qui commençait. En elle, apparut à la fois la Vierge... et déjà la Patrie.

Telle est la poésie de ce grand fait, telle est la philosophie, la haute vérité. Mais la réalité historique n'en est pas moins cer-

taine ; elle ne fut que trop positive et trop cruellement constatée... Cette vivante église, cette mystérieuse créature, que tous jugèrent surmaturelle, cet ange ou ce démon, qui, selon quelques-uns, devait s'envoler un matin, il se trouva que c'était une jeune femme, une jeune fille, qu'elle n'avait point d'ailes, qu'elle devait souffrir, mourir et de quelle affreuse mort !

Mais c'est justement dans cette réalité qui semble dégradante, dans cette triste épreuve de la nature, que l'idéal se retrouve et rayonne. Les contemporains eux-mêmes y reconnurent le Christ parmi les pharisiens... Toutefois nous devons voir encore autre chose, la passion de la Vierge, le martyre de la pureté.

Il y a eu bien des martyrs ; l'histoire en cite d'innombrables, plus ou moins purs, plus ou moins glorieux. L'orgueil à en les sient, et la haine et l'esprit de dispute. Aucun siècle n'a manqué de martyrs batailleurs, qui sans doute mouraient de bonne grâce quand ils n'avaient pu tuer... Ces fanatiques n'ont rien à voir ici. La sainte fille n'est point des leurs, elle eut un signe à part : bonté, charité, douceur d'âme.

Elle eut la douceur des anciens martyrs, mais avec une différence. Les premiers chrétiens ne restaient durs et purs qu'en fuyant l'action, en s'égarant dans la lutte et l'épreuve du monde. Celle-ci fut douce dans la plus âpre lutte, bonne parmi les mauvais, pacifique dans la guerre même ; la guerre, ce triomphe du diable, elle y porta l'esprit de Dieu.

Elle prit les armes quand elle sut « la pitié qu'il y avait au royaume de France ». Elle ne pouvait voir « couler le sang français ». Cette tendresse de cœur, elle l'eut pour tous les hommes ; elle pleurait après les victoires et soignait les Anglais blessés.

Pureté, douceur, bonté héroïque, que cette surprise beauté de l'âme se soit rencontrée en une fille de France, cela peut surprendre les étrangers qui n'aiment à juger notre nation que par la légèreté de ses mœurs. Disons-leur

(et sans partialité, aujourd'hui que tout ce'a est si loin de nous) que sous cette légèreté, parmi ses folies et ses vices même, la vieille France n'en fut pas moins le peuple de l'amour et de la grâce.

Le sauveur de la France devait être une femme. La France était femme elle-même. Elle en avait la mobilité, mais aussi l'aimable douceur, la pitié facile et charmante, l'excellence au moins du premier mouvement. Lors même qu'elle se complaisait aux vaines élégances et aux raffinements extérieurs, elle restait au fond plus près de la nature. Le Français, même vicieux, gardait plus qu'un autre le bon sens et le bon cœur...

Puisse la nouvelle France ne pas oublier le mot de l'ancien : « Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de gloire à être bon ! » L'être et rester tel, entre les injustices des hommes et les sévérités de la Providence, ce n'est pas seulement le don d'une heureuse nature, c'est de la force et de l'héroïsme... Garder la douceur et la bienveillance parmi tant d'âpres disputes, traverser l'expérience sans lui permettre de toucher à ce trésor intérieur, cela est divin. Ceux qui persistent et vont ainsi jusqu'au bout sont les vrais élus. Et quand même ils auraient quelquefois heurté dans le sentier difficile du monde, parmi leurs chutes, leurs faiblesses et leurs enfances, ils n'en restèrent pas moins les enfants de Dieu !

Michélet.

LAMARTINE

La femme, inférieure par ses sens, est supérieure par son âme. Les Gaulois lui attribuaient un sens de plus, le sens divin. Ils avaient raison. La nature leur a donné deux sens douloureux, mais célestes, qui les distinguent et qui les élèvent souvent au-dessus de la condition humaine : la pitié et l'enthousiasme. Par la pitié elles se dévouent, par l'enthousiasme elles s'exaltent. Exaltation et dévouement, n'est-ce pas là tout l'héroïsme ? Elles ont plus de cœur et plus d'imagination

que l'homme : c'est dans l'imagination qu'est l'enthousiasme, c'est dans le cœur qu'est le dévouement. Les femmes sont donc plus naturellement héroïques que les héros. Et quand cet héroïsme doit aller jusqu'au merveilleux, c'est d'une femme qu'il faut attendre le miracle. Les hommes s'arrêteraient à la vertu.

Toutes les nations ont dans leurs annales quelques-uns de ces miracles de patriotisme dont une femme est l'instrument dans les mains de Dieu. Quand tout est désespéré dans une cause nationale, il ne faut pas désespérer encore, s'il reste un foyer de résistance dans un cœur de femme, qu'elle s'appelle Judith, Clélie, Jeanne d'Arc, la Cava en Espagne, Vittoria Colonna en Italie, Charlotte Corday de nos jours. A Dieu ne plaise que je compare celles que je cite ! Judith et Charlotte Corday se dévouèrent, mais elles se dévouèrent jusqu'au crime. Leur inspiration fut héroïque, mais leur héroïsme se trompa d'âme ; il prit le poignard du meurtre, au lieu de saisir le glaive du héros. Leur dévouement fut célébré, mais il fut flétri, et c'est juste. Jeanne d'Arc sarma que de l'épée de son pays ; aussi fut-elle pour son temps, non pas seulement l'inspire du patriotisme, mais l'inspire de Dieu.

Jeanne d'Arc, l'inspirée, l'héroïne et la sainte du patriotisme français ; gloire, salut et bonté de la nation tout à la fois.

Le peuple pour l'encadrer parmi les plus sublimes et les plus touchantes figures de l'histoire, n'a pas besoin d'accepter les imaginations entoussées de la multitude ni les explications d'un autre temps. La Patrie opprimée souffre son âme sur une jeune fille ; sa passion pour la liberté de son pays lui fait le don des miracles, don que la nature fait à toutes les grandes passions désintéressées. S'élevant des rangs du peuple, retenue par ses proches, entraînée par le dévouement, accueillie par la politique, déployée comme un drapeau par les chefs et par les combattants d'une cause perdue, défilée par le vulgaire, victorieuse des ennemis, abandonnée du roi, des hommes et de son génie, après son œuvre achevée, odieuse aux usurpateurs, vendue par

l'ambition, jugée des lâches, condamnée par des frères, sacrifiée en holocauste aux étrangers, elle s'envoie comme un météore, dans un sacrifice qui paraît aux uns une expiation, aux autres une absorption dans la mort.

Tout semble miracle dans cette vie, et cependant le miracle ce n'est ni sa voix, ni sa vision, ni son signe, ni son étendard, ni son épée, c'est elle-même. La force de son sentiment national est sa plus sûre révélation, son triomphe atteste l'énergie de cette vertu en elle. Sa mission n'est que l'explosion de cette foi patriotique dans sa vie ; elle en vit et elle en meurt, et elle s'élève à la victoire et au ciel sur la double flamme de son enthousiasme et de son lûcher. Ange, femme, peuple, vierge, soldat, martyre, elle est l'âme du drapeau des camps, l'image de la France populaire par la beauté, sauvée par l'épée, survivant au martyre, et divisée par la sainte superstition de la Patrie.

Lamartine.

HENRI MARTIN

Les pouvoirs qui s'étaient conjugués contre la mission de Jeanne ont longtemps exploité sa mémoire. Une pile et froide image avait remplacé la sublime héroïne qui sauva la France. Certaines opinions, dans l'intérêt de théories respectives, peuvent regretter cette Jeanne d'Arc de convention ; mais elles essaient en vain, de déplacer, le débat, de s'en prendre aux certitudes qui ne font que constater des faits incontestables. Ce n'est la faute de personne si la prodigieuse figure a brisé les cadres où l'on sefforçait de la tenir enfermée. Il faudra bien qu'on se résigne à la voir telle que Dieu l'avait faite.

Qu'on se rassure, au reste : Jeanne d'Arc mieux connue n'échappe pas à une étroite interprétation pour retomber sous un autre symbole exclusif ; aucun doctrine, aucune forme, aucune suite n'absorbera celle qui n'a pas été, comme les autres héros de la Patrie, l'expression d'une phase particulière de notre histoire, mais le Messie de la nationalité et l'âme

même de la France. Dans l'indépendance et la simplicité divine de son inspiration, elle dépasse toutes les combinaisons de la pensée humaine. Celle qui mourut plutôt que de se soumettre aux hommes la charge qu'elle avait reçue du ciel.

Henri Martin.

QUIZOT

Sainte, par la foi et par la destinée, jamais créature humaine ne s'est si héroïquement confiée et dévouée à l'inspiration qui venait de Dieu, à la mission qu'elle recevait de Dieu. Jeanne d'Arc n'a rien cherché de ce qui lui est arrivé et de ce qu'elle a fait, ni l'action, ni la puissance, ni la gloire. « Ce n'était pas son dit », comme elle le disait, d'être une guerrière, de faire sacrer son roi et de délivrer la Patrie de l'étranger. Tout lui est venu d'en haut, et elle a tout accepté sans hésiter, sans discuter, sans compter, comme on dirait de nos jours. Elle a cru en Dieu et elle lui a obéi.

Dieu n'était pas, pour elle, une idée, une espérance, un élan de l'imagination humaine ou un problème de la science humaine : c'était le créateur du monde, le sauveur du genre humain par Jésus-Christ, l'Être des êtres, toujours présent, toujours actif, seul souverain légitime des hommes, qu'il a faits intelligents et libres, le Dieu réel et vrai que nous cherchons péniblement aujourd'hui, et que nous ne retrouvons que lorsque nous cesserons de prétendre nous passer de lui et nous mettre à sa place.

Quizot.

HENRI WALLON

Jeanne a été par toute sa vie une sainte, et par sa mort une martyre : martyre des plus nobles causes auxquelles on puisse donner la vie, martyre de son amour de la Patrie, de sa pudeur, et de sa foi en Celui qui l'envoya pour sauver la France.

Henri Wallon.

